

FEMMES

48 L'entretien inédit que nous publions ici a été réalisé pendant l'été 1982, le 15 juillet et le 23 juillet, chez Duras dans sa maison à Neauphle-le-Château, et le 20 et le 21 août, dans son appartement à Trouville-sur-Mer. Alors jeune chercheuse, Susan D. Cohen aborde avec Marguerite Duras des sujets aussi variés que la question du biographique, du fait divers, de la psychanalyse, des femmes, de l'amour ou du silence. Jamais publié, conservé jusqu'à présent sous la forme d'une retranscription dactylographiée, l'entretien qui suit se penche sur la question de la femme, du féminin et du féminisme.

S D.C Vous avez affirmé à propos des femmes, qu'elles « savent » plus que les hommes. Ce savoir d'où vient-il ? A-t-il un rapport avec leur silence ?

M D Avec le silence qu'elles ont observé, oui, sans doute. Mais ça, ce que tu dis là, je le sais.

S D.C Qu'elles savent ?

M D Qu'elles savent. C'est terrible, ce que je te dis là. C'est complètement décisif. Je suis sûre qu'on sait ce qu'ils ne savent pas. Ils connaissent mais ils ne savent pas. En anglais vous avez les deux mots.

S D.C Peut-être que tout opprimé sait plus que l'oppresser, puisque celui-là doit connaître et le système dominant dont il est exclu mais dont il dépend, et autre chose, son monde à lui.

M D Il y a certainement quelque chose de vrai dans ce que tu dis, mais je ne crois pas que ce soit suffisant. Pour moi, c'est un grand mystère, parce que j'ai refusé ça pendant des années et je suis obligée maintenant de le constater. Il y a une connaissance de la femme qui échappe complètement aux hommes. Mais à un point fantastique. C'est peut-être tout simplement une sorte d'évolution. C'est peut-être le moment maintenant pour les femmes de faire que cette connaissance arrive à être connue, tu sais, c'est tout, ce n'est pas plus que ça. Mais je voudrais excuser les hommes.

S D.C Individuellement, oui, bien sûr.

M D Tous les hommes font de la littérature qui se ressemble. La seule différence, c'est la littérature féminine.

S D.C Par « littérature féminine » voulez-vous dire la littérature faite par des femmes ?

M D Oui, tous les discours masculins se ressemblent. Qu'ils soient gouvernemental, ministériel, tout ce que tu veux, théorique, magistral, universitaire, il y a un suivisme masculin. Ils ne peuvent plus changer de route. C'est comme si c'était une maladie locomotrice. Ils ne peuvent plus aller à droite, ils ne peuvent plus aller à gauche, ils sont obligés de suivre. Tandis que nous, nous n'étions pas sur la route.

S D.C La route nous était interdite.

M D Voilà.

S D.C Alors nous avons pris les sentiers.

M D Voilà. Il y a des dangers parce que beaucoup de femmes font des plagiats masculins. Enfin, c'est un des dangers. Ou qu'il n'y ait plus de femmes, si on se plaît à les remplacer. Mais je pense à partir de mon expérience personnelle qu'on peut quand même rester à l'abri de la virilité, qui est une chose très dangereuse. Tu vois, moi, j'aurais pu faire professeur de mathématique, professeur de philo, professeur de français. J'aurais pu faire avocat, j'aurais pu faire femme politique, tu vois, tout. Mais non. Je n'ai pas voulu. Ça m'a toujours moins plu que d'être dans cette espèce de... forêt, de sauvagerie qu'est l'écriture.

S D.C Les femmes n'ont pas intérêt à exclure certaines choses que le pouvoir doit exclure, le chaos, la sauvagerie, par exemple.

M D Elles n'ont aucun intérêt à ça, c'est ça, ce que tu veux dire.

S D.C Oui. Elles n'ont pas le pouvoir, pouvoir basé, comme toujours, sur l'exclusion, alors elles n'ont ni besoin, ni intérêt à mater, à éliminer certaines choses, qui constituent une menace pour la société dominante.

M D Je ne suis pas « féministe. » Je ne crois pas au féminisme. Je crois que le seul féminisme valable, il n'est pas militant. C'est de laisser les femmes à elles-mêmes, libres. De les laisser libres à elles-mêmes - je ne sais pas comment te dire ça en anglais - exactement comme elles sont.

S D.C « *To be what they are.* »

M D Voilà. C'est ça. Moi j'ai subi des formes qui avaient sur moi un pouvoir total. Je ne le regrette pas. C'étaient des périodes prodigieuses d'enrichissement, de réflexion, et de reprise de forces, comme si j'allais chercher la force là où je ne l'avais pas trouvé jusque là. Je l'ai peut-être mal dit quelque part, je ne sais plus dans quel livre, mais je trouve qu'il y avait chez les femmes des siècles précédents une sorte d'instinct de dépossession de soi, qui était fabuleux. Elles se dépossedaient pour se donner

au diable, aux hommes, à leur sorcellerie, *etc.*, qui faisait qu'on était obligé de les tuer. On ne pouvait pas s'en débarrasser autrement.

S D.C C'est drôle, ce mot de dépossession, car on les traitait de possédées justement.

M D Oui, mais moi j'appelle ça une dépossession, la possession, absolument. Mais le nombre d'erreurs sur le langage!

S D.C Mais vous, vous êtes une femme qui est arrivée à s'exprimer. Ne serait-ce pas ça que revendique le vrai, l'authentique féminisme?

M D Mais moi, je n'ai pas eu de vie, de vie personnelle, pratiquement pas. Ce n'est pas que je suis arrivée à ça, c'est que je suis partie de ça. Dès qu'une femme, si intelligente qu'elle soit, subit une influence extérieure, une influence théorique, idéologique, elle est foutue dans ce qu'elle a d'essentiel, sa liberté, parce que je pense que rien n'est plus libre qu'une femme. Oui. Elles ont l'air comme ça d'appartenir, les femmes. Ce n'est pas vrai. Elles appartiennent à la nature, c'est vrai, aux enfants, à l'amour, à la sexualité, *etc.* Mais elles ne sont pas... aliénées... Non, ce n'est pas le mot. Je trouve que l'homme qui rentre chez lui le soir et qui se met à table avec sa femme en compagnie de ses enfants, il est beaucoup plus aliéné par la femme que la femme qui a fait ce qu'elle a voulu, le dîner qu'elle a voulu, qui a disposé du plaisir de son mari, de son homme, et de celui de ses enfants. C'est curieux comme le rationalisme est boiteux, et mauvais, finalement, dans l'analyse qu'il propose du monde. Moi j'ai toujours pensé que j'étais une reine dans ma famille. Il mangeait ce que je faisais à manger. Je faisais la cuisine que j'achetais. Puis un jour je suis partie.

S D.C Mais vous, vous travaillez aussi. Je pense aux femmes dans vos livres qui sont condamnées à la maison, hors circuit de ce que la société appelle le travail. Comme la société n'attribue pas l'étiquette « travail » à ce que les femmes font à la maison, comme on dit que ces femmes-là « n'ont rien à faire », on ne respecte pas ce qu'elles font.

M D Oui, mais ça, elles n'ont pas à se défendre. Il n'y a que les femmes qui travaillent. Le travail dans le monde, il est féminin. Si tu vois ta mère, ou la mienne avec ses trois enfants, sans mari, il n'y a que nous qui travaillons. Le mari fait une présence, lui au travail, comme ça, il est qualifié pour être travailleur...

S D.C Il est payé, surtout.

M D Il est payé, oui, attention, c'est vrai.

S D.C C'est là le désastre : lui est payé, il gagne de l'argent et du respect tandis que les femmes en sont complètement privées, ce qui fait que les femmes non plus ne respectent pas ce qu'elles font, souvent, et ne se respectent pas, les femmes qui sont encore aliénées, du moins.

FEMMES

M D Oui, mais on l'est toutes. Et dans cette aliénation il y a plus de grandeur que dans la soit-disant clairvoyance de l'homme. Dans l'écrasement de la femme, dans cette espèce d'injustice fondamentale qu'elle subit il y a plus de grandeur, il y a plus de folie, il y a plus de génie que dans ce qui est édicté par l'homme. C'est très difficile à dire ça. Moi, j'ai vécu ça sans le penser. J'écrivais la nuit. Je cachais ce que j'écrivais, aussi. Je ne voulais pas le dire. Tu comprends, dès que tu te dis : je vais dire que j'écris, je vais dire que je m'instruis, que je lis, que je fais des poèmes, que je fais des romans, l'attitude militante l'emporte sur le fond.

S D.C Je suis d'accord qu'il ne s'agit pas de vouloir.

M D J'aime mieux des gens comme Virginia Woolf qui dans *Une Chambre à soi* montre que les femmes se cachaient... Nous sommes dans la clandestinité de par notre nature. La maternité, c'est une clandestinité. Tu ne peux pas faire les deux choses, c'est à dire faire ce que tu fais, écrire, et en même temps montrer que tu écris. Tu ne peux pas. Je ne sais pas comment le dire plus simplement. Je voudrais le dire le plus simplement possible, pour être comprise.

S D.C Mais vous avez pu écrire : c'est déjà une victoire. Il y en a tellement que tu n'oserais pas...

M D Je ne peux pas penser en ces termes.

S D.C Je trouve que c'est déjà une victoire.

Y A¹ Sur qui?

M D Oui, justement, sur les autres femmes?

S D.C Ce n'est pas une victoire sur les autres femmes, mais plutôt sur la répression de la société, et un peu vis à vis d'elles-mêmes, dans la mesure où elles acceptent de se considérer comme inférieures.

¹ Ce jour-là, Yann Andréa, le compagnon de Marguerite Duras, assiste à l'entretien entre Marguerite Duras et Susan D Cohen

MD Mais elles le sont, souvent elle le sont. Parce qu'elles n'ont pas lu. Elles se sont tenues à l'abri de toute culture, à l'abri de toute connaissance. Donc elles n'ont plus les moyens du tout de s'en sortir. Parce que, attention, tu oublies une chose importante : dans l'éducation de la femme - enfin maintenant c'est un petit peu différent - on lui apprenait à se taire. On lui apprenait à ne pas savoir, à ne pas connaître, à ignorer.

S D.C À ne pas lire.

MD Oui.

S D.C Et aussi à ne pas écrire. Je pense par exemple au texte célèbre *The Yellow Wallpaper*, de Charlotte Perkins Gilman, redécouvert par les féministes américaines, où un médecin défend formellement à une jeune épouse d'écrire sous prétexte des ravages qui s'ensuivraient dans le bon ordre du ménage - ce qui d'ailleurs ne l'empêche pas d'écrire. Mais au moins maintenant, comme dans vos livres, on voit que se taire n'est pas forcément négatif

MD Oui c'est ça.

S D.C À propos de ce qui a été dit sur les femmes, vous remarquez dans notre premier entretien que vous aviez eu des périodes dans votre vie où vous subissiez un homme et que ç'avait été des périodes d'enrichissement. Cependant je vois que dans vos textes ceux qui « savent », les personnages qui peuvent enrichir les autres, sont le plus souvent des femmes, que ce soit par exemple dans *Le Marin de Gibraltar* où c'est la femme qui « sait », qui enseigne en quelque sorte, vers laquelle viennent tous les hommes, ou que ce soit beaucoup plus tard, avec Anne-Marie Stretter. Je vous demande si féminisme il y a...

MD Moi je dirais « féminité. »

S D.C Féminité alors. Est-ce que cela consisterait simplement essentiellement en un désir que ce soit réciproque, que l'homme accepte non pas d'étudier la femme comme objet, à dominer, à posséder, mais qu'il accepte de la rencontrer pour qu'il y ait enrichissement mutuel ?

MD En dehors de l'amour ou dans l'amour ?

S D.C Dans l'amour cela reste assez rare encore.

MD Oui mais l'amour couvre le monde entier. C'est-à-dire tu peux avoir dans un couple un déséquilibre énorme, comme dans le couple de Lol V. Stein et son mari. Tu as un déséquilibre gigantesque.

Et elle ne dit rien, elle est complètement égarée, il y a quand-même de l'amour. Mais dans un couple véritable ça ne devrait pas se poser. L'homme devrait avoir accès au langage de la femme de plus en plus, ça se produit quand-même. Et alors ce qui se produit aussi c'est que tu as de plus en plus souvent des femmes - moi j'en connais, j'en ai connu plusieurs - qui sont des professeurs, qui sont des agrégées de philosophie, de français, et qui vivent avec des ouvriers.

S D.C Ce phénomène s'expliquerait comment ?

MD Je connais une femme qui s'appelle Leslie Kaplan, qui vient de faire un livre qui s'appelle *L'Excès l'usine* - j'ai fait un entretien d'ailleurs avec elle là-dessus. Il va paraître maintenant. C'est très beau. Elle est allée travailler en usine. Elle a connu un ouvrier. Elle a une petite fille de lui qui a maintenant dix ans, Maria. C'est elle pour laquelle je suis intervenue auprès du ministre de l'instruction publique. Et c'était un couple amoureux fou, enfin complètement passionnel, pendant des années. C'est elle qui est partie, et lui n'a plus vécu avec une autre femme. Elle est très intelligente, il a dû prendre goût à l'intelligence, et ne pas pouvoir « tenir la note » comme on dit, et ne pouvoir revenir à une femme prolétarienne, à une ouvrière de l'usine, c'est-à-dire avoir déjà subi ce qu'on peut appeler la corruption de l'intelligence, mais que moi je trouve de toutes façons souhaitable. En gros, si le monde manque de quelque chose, ce n'est pas de pain, ce n'est pas de riz, ce n'est pas de blé, ce n'est pas de viande, ce n'est pas d'information. C'est d'intelligence. On est inconsolable de ça. À tous les niveaux : au niveau de l'information télévisée, de l'information journalistique, au niveau du livre, de la lecture ou des médias, au niveau de ce que tu entends partout, dans les rues, dans les cafés, dans les familles, dans les cocktails, dans les fêtes, c'est un manque total d'initiative d'esprit, et je trouve ça terrible.

S D.C Nous avons parlé de la menace contre l'ordre en place contenue dans la possibilité de l'ambiguïté chez les femmes. On a dit que les femmes ne prétendent pas que les choses n'ont qu'un seul sens, ne classent pas le monde selon un ordre univoque. On a dit que cela rejoignait la féminité.

MD Jamais Anne-Marie Stretter n'en passe par le rationalisme, jamais. Ce n'est pas la peine. Elle s'en passe. De même que la femme de *l'Amante anglaise*. C'est vrai qu'il y a beaucoup de folles (rires).

YA La dame du *Camion*.

MD Ah! la dame du *Camion*, je l'adore. Elle dit: «Tiens, vous connaissez», parlant de l'asile. «Ah! Vous venez de Gouchy, l'asile de fous. Ah vous connaissez!» (rires). Toujours dans les salles il y a des applaudissements à ce moment-là.

S.D.C Pour les femmes-personnages, oui bien sûr. Mais vous dites à propos de votre œuvre en tant que telle qu'un homme n'aurait pas fait comme vous, n'aurait pas fait telle chose, qu'un homme par exemple n'aurait pas osé ne pas représenter la mendicante, et quand je parle de la féminité de votre écriture c'est de cela en partie que je parle.

MD La voix de la mendicante est l'emblème de la mendicante, n'est-ce pas? Le chant de la mendicante est beaucoup plus la mendicante que si on la voyait. Quand elle chante dans le film elle est mille fois plus présente que si on voyait une forme maigre en haillons, misérable, tu comprends. Il faut cesser avec la représentation littérale. Si on montre la mendicante en haillons on veut faire pleurer les gens sur la mendicante. Moi ça ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse c'est ce que répand la mendicante autour d'elle, quand elle s'avance en chantant comme ça dans les rues de Calcutta. C'est ça que j'entends.

S.D.C Mais quand vous dites précisément à propos d'une chose comme ça qu'un homme ne l'aurait pas fait ainsi...

MD Non, un homme n'aurait pas fait ça. Ils ont moins d'imagination (rires).

S.D.C Qu'est-ce qu'on entend qu'eux n'entendraient pas?

MD La musique.

S.D.C Parce que tout de suite j'en conclus que les femmes entendent peut-être plus, se permettent d'entendre plus de choses.

MD «*Open*», elles sont. J'ai vu un truc ici, je ne sais pas pourquoi je pense à ça, tout d'un coup. Il y a cinq, six ans. Il y a une femme qui s'est noyée avec sa fille. Alors le bateau de secours est venu et puis on a sauvé la fille et après on a pris la femme. On l'a portée sur le sable sec. J'étais à deux mètres. Et son mari est arrivé. Et elle a parlé. On a compris que son mari la trompait avec tout le monde, qu'elle était complètement seule. Elle lui dit: «Tu me fais jurer (tu me jures?), le petit tu vas le laisser à l'école et puis la petite - elle avait cinq gosses - tu feras soigner son pied. Dis moi, je vais mourir je le sens, ça y est, c'est fini, c'est fini, c'est fini, je le sens. Il faut aller vite, hein. Fais ce que tu veux mais occupe-toi des enfants. Et puis telle chose, telle

chose dans cuisine il faut la changer et puis la dernière, hein, tu vas voir elle est intelligente, il faut lui faire faire de la musique, n'importe quoi...» C'était une femme du peuple, une femme du Nord. Et le type était complètement abasourdi. Enfin tu es folle, tu ne vas pas mourir! Enfin, les pompiers sont venus, ils l'ont mise sous la chaise oxygène, l'ont portée à l'hôpital. Je ne sais pas si elle a vécu. C'était d'une grandeur, c'est-à-dire qu'elle avait tout perdu. Simplement elle voulait des assurances pour ce qu'elle avait élevé quoi, les enfants. Dans une abnégation totale, totale, totale, totale. Elle n'a pas parlé d'elle sauf pour dire qu'il fallait aller voter parce qu'elle sentait que la mort lui prenait les pieds. Et enfin elle parlait, c'est ça, elle disait ce qu'avait été sa vie. Mais jamais un homme n'aurait. Je ne vois même pas comment il aurait pu penser à ça, quoi. Il aurait pu dire vite une ambulance, je meurs, je ne sais pas.

YA Les enfants.

MD C'est ça, il y avait les enfants, oui, les enfants c'est vivre deux fois, d'avoir des enfants pour une femme. Ça décuple la vie. Puisque ce qu'on fait dehors ça a plus d'importance que soi. Voilà. Je parle de féminité là, j'en parle là à ce niveau-là, d'une femme de ménage qui s'est noyée ici, devant chez moi. Et j'y trouve toute la splendeur de la féminité. Je sentais une communauté totale entre elle, toi et moi. Et je pense que c'est le langage de toutes les femmes.

S.D.C À propos de la féminité de vos textes: dans la phrase même, dans la matière romanesque, dans l'écrit vous gardez l'hésitation du discours. Vous la montrez par exemple au moyen de points de suspension, et, en outre, cette hésitation est souvent dite, par des expressions telles que «je pense», «je me trompe peut-être», «je ne sais pas», etc. Cette hésitation qui participe, je crois, de la pluralité implicite dans l'ambigu, est mise en scène par vous dans vos textes. Peut-on voir là aussi la féminité?

MD Absolument. L'affirmation virile est la pire chose du monde. Mais Blanchot, par exemple, n'a jamais rien affirmé, George Bataille non plus. Je les ai connus intimement, tous les deux. J'allais même en vacances avec George Bataille et sa famille. Et Blanchot est venu pendant des années toutes les semaines chez moi, et non, ils n'étaient pas comme ça. L'écrit impératif, on ne peut plus le supporter.